

La derniere charge de l'adjudant SPARCK

(voir p.p. 8 et 9)

REDING

TINTIN Actualités

USAKATAC, un Esquimau, vient d'accomplir, en compagnie de sa femme et de son fils, âgé de huit ans, un long et périlleux voyage dans l'Arctique, à travers neiges et glaces, pour aller... prendre une petite tasse de lait de renne, chez un ami! Il déclara au retour :

— La bonne ballade en vérité! On nous avait invités pour une légère collation, mais nous avions emporté des provisions pour huit jours, c'est-à-dire de la chair de phoque et une cuisse d'ours. Nous recommencerons un « petit tour » du même genre d'ici quelques semaines. Ces visites de politesse de temps en temps, il n'y a rien de tel pour vous dérouiller les jambes!



SEPT écoliers anglais ont escaladé le Matterhorn, dans les Alpes.

TELEVISION - LIEGE
Tous les jeudis du mois de mars, à 15 h. 30, TINTIN organise des séances de TELEVISION au **Grand Bazar**, place Saint-Lambert, à Liège. Jeux et concours dotés de prix.

DERNIEREMENT tous les trams de Lisbonne ont été arrêtés en plein midi.

La cause de la panne? Une souris, qui s'était glissée dans la station électrique et avait provoqué un court-circuit.



LA fourmilière d'appartement fait fureur en Amérique du Sud.

Dans une cage de verre, dûment aménagée, une colonie d'un millier d'insectes travaille sans relâche pour l'émerveillement des grands et des petits.

Cependant le procédé d'acclimatation des fourmis dans leur cage est le secret d'un entomologiste anglais et la seule espèce qui se prête à l'expérience ... anglaise de cou- ...

Très intéressé, ... gouvernement ...ritannique a dé- ...idé de favoriser ...exportation des ...ourmilières na- ...onales.

La méduse bleue

SUR la plage, l'été dernier, un groupe d'enfants jouaient au ballon, tandis qu'à leurs pieds venaient mourir les vagues. Soudain l'un d'eux cria :

— Oh ! voyez ! là, dans l'eau, une grande méduse !

Les enfants s'approchèrent et virent, en effet, échouée au bord de l'eau, une méduse bleue, luisante, gélatineuse, que le flux de la mer avait rejetée sur le sable.

Bientôt, ils formèrent autour d'elle un grand cercle animé.

— Il faut la tuer ! dit un garçon.

— Mais elle est déjà morte, fit remarquer un autre.

— Ça ne fait rien, répliqua le premier, tuons-la quand même : ce sera amusant !

— Comment ferons-nous ? interrogea un troisième.

— C'est bien simple : avec nos pelles, nous allons la couper en morceaux et nous l'enterrerons ensuite.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la curée commença. C'était à qui frapperait le plus fort, tailladant la bête morte avec une sorte de rage qui m'effraya.

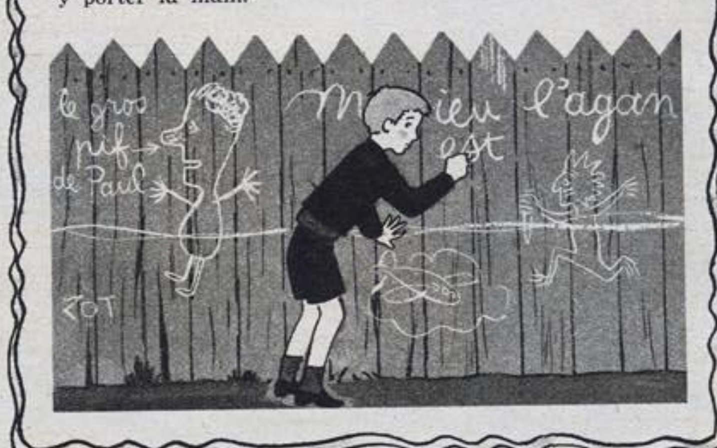
Je retrouvais en ces garçons la sauvagerie primitive des hommes dont l'intelligence ne contrôlait pas les instincts. Trop souvent, il nous arrive encore d'éprouver le besoin de détruire, d'abîmer, de saccager les choses qui nous entourent.

Que nous découvrions à nos pieds un nid de fourmis, aussitôt nous vient l'envie de contrarier les activités de ces insectes besogneux, de les écraser sous nos gros souliers.

Que de fois, au cours d'une promenade en forêt, ne nous arrive-t-il pas d'arracher des feuillages, de casser des branches, de piétiner des fleurs, pour le seul plaisir de détruire.

Voyez les graffiti qui recouvrent les palissades, les murs, les monuments publics de nos villes. Il semble qu'on ne puisse contempler longtemps une surface claire sans désirer la ternir, l'abîmer de quelque façon.

Efforçons-nous de respecter tout ce qui vit, tout ce qui a été édifié à notre usage, tout ce qui a été créé pour notre joie. Et lorsque nous apercevrons un insecte, sachons le contempler sans y toucher; lorsque nous découvrons une fleur, efforçons-nous de l'admirer sans y porter la main.



MON COURRIER

Guilmot Jacques, Soignies. — Comment veux-tu que je te procure un appareil photographique utilisé par l'armée secrète japonaise ? Voyons !

Watelet Pierre, Liège. — Je suppose que tu as reçu la boîte de crayons de couleurs gagnée au concours ? Si non, écris à la Maison Lefebvre.

Louis Liège. — Lorsqu'il s'agit des concours, il faut avoir un peu de patience. C'est par milliers que les prix doivent être envoyés. D'accord ?

Hunin Charles, Jette. — Aimerait correspondre avec Canadien de 15 ans, parlant français ou anglais. Ecrire au journal.

Mormont L., Liège. — Pour l'instant, il n'existe pas encore de local à Liège où les membres du club puissent se réunir. Mais nous y pensons.

Talmasse Mathieu, Jupille. — J'espère que tu es guéri à présent ? Merci pour ta participation à « L'Arbre de Noël ». Tu es un chic type. Amitiés.

Schelstraete André, Saint-Gilles. — Ainsi, tu es allé nous voir aux studios de télévision ? Bob De Moor te remercie pour ta gentille lettre. A toi.

Bourgeois Pierre, Mouscron. — Tu as reçu de jolis cadeaux, pas vrai ? Heureux d'apprendre que ton journal te plaît. Nous ferons encore mieux !

Putters Nicole, Stembert. — Tous tes désirs peuvent se réaliser : abonnement, carte de membre du club, grille, messages, concours, etc. Ecris-nous.

L. R., Frameries. — Désire correspondre avec lecteurs pour échange de timbres belges et étrangers. Ecrire au bureau du journal.

Demoulin Viviane, Bruxelles. — Félicitations pour tes résultats aux examens. Pas mal ton poème de Noël. Mais il nous est arrivé un peu tard.

Milquet Jean, Rhisnes. — Dis à ton père qu'il ne peut lire « Tintin » que lorsque son fils en a achevé la lecture. Et merci pour ta devinette.

Falque Maurice, Emines. — Tu as parfaitement déchiffré mon message. Mais tu dois tourner ta grille trois fois pour arriver jusqu'au bout. Compris ?

TINTIN:
Administration, rédaction et publicité :
Rue du Lombard, 24
Bruxelles.
Editeur-Directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Fernez. — Imprimeur : Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.



C'est dans 15 jours

que paraîtra notre magnifique

NUMERO SPECIAL DE PAQUES

sur trente-deux pages.

Sois prudent ! Retiens-le dès aujourd'hui chez ton libraire.

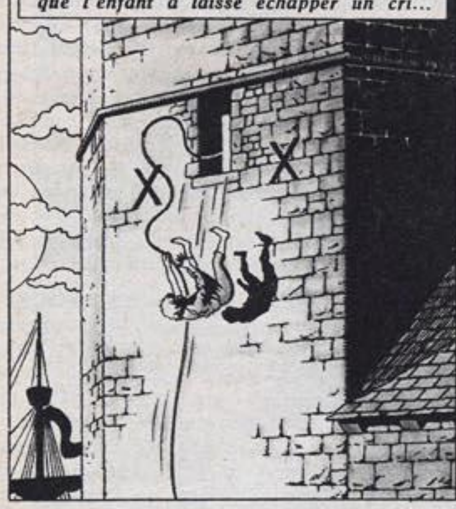


Pour tous renseignements et commandes s'adresser à O.S.B.E.F. (Office Scolaire Belge d'Education par le Film), rue Ravenstein, 36, à Bruxelles. Tél. 11.80.37.
N.B. - Il s'agit de films FIXES de 35 m/m

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Le petit Renaua a ete condamne à la bastonnade par la Cour de Justice d'Anvers. Enfermé dans la prison, il attend son châtiment. Mais le chevalier Conrad vient délivrer le jeune garçon durant la nuit...













As-tu entendu ?...

Oui. Et regarde, là-bas, ce gamin qui s'enfuit !... Un homme l'accompagne !...

LE PONT-LEVIS DE LA FORTERESSE EST IMMEDIATEMENT DESCENDU. PLUSIEURS HOMMES S'ELANCENT VERS LES QUAIS, DANS L'INTENTION DE COUPER LA VOIE AUX FUGITIFS.



Ne lâche pas ma main, Renaud ! Rassure-toi, ils ne nous rattraperont pas !...

Je... je... je ne peux pas vous suivre, Messire !...

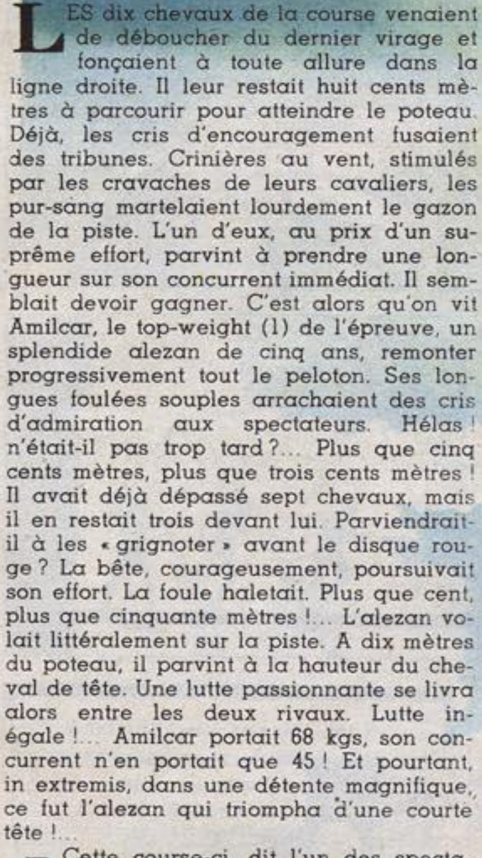




(A suivre.)

Les Jockeys





LES dix chevaux de la course venaient de déboucher du dernier virage et fonçaient à toute allure dans la ligne droite. Il leur restait huit cents mètres à parcourir pour atteindre le poteau. Déjà, les cris d'encouragement fusaient des tribunes. Crinières au vent, stimulés par les cravaches de leurs cavaliers, les pur-sang martelaient lourdement le gazon de la piste. L'un d'eux, au prix d'un suprême effort, parvint à prendre une longueur sur son concurrent immédiat. Il semblait devoir gagner. C'est alors qu'on vit Amilcar, le top-weight (1) de l'épreuve, un splendide alezan de cinq ans, remonter progressivement tout le peloton. Ses longues foulées souples arrachaient des cris d'admiration aux spectateurs. Hélas ! n'était-il pas trop tard ?... Plus que cinq cents mètres, plus que trois cents mètres ! Il avait déjà dépassé sept chevaux, mais il en restait trois devant lui. Parviendrait-il à les « grignoter » avant le disque rouge ? La bête, courageusement, poursuivait son effort. La foule haletait. Plus que cent, plus que cinquante mètres !... L'alezan volait littéralement sur la piste. A dix mètres du poteau, il parvint à la hauteur du cheval de tête. Une lutte passionnante se livra alors entre les deux rivaux. Lutte inégale !... Amilcar portait 68 kgs, son concurrent n'en portait que 45 ! Et pourtant, in extremis, dans une détente magnifique, ce fut l'alezan qui triompha d'une courte tête !...

— Cette course-ci, dit l'un des spectateurs en descendant les gradins de la tribune, c'est le jockey qui l'a gagnée !... S'il avait demandé à sa monture de faire son effort dix secondes plus tôt ou dix secondes plus tard, il n'aurait pas franchi en vainqueur la ligne d'arrivée !

EST-CE LE JOCKEY QUI "FAIT" LE CHEVAL ?

Ce spectateur avait raison ! Dans bien des cas, lorsque les pur-sang sont de valeur à peu près égale, c'est au cavalier que revient le mérite de la victoire !

Curieux métier que celui de jockey. Et bien mal connu !... Savez-vous que ces as de l'équitation d'un genre particulier ne peuvent guère peser plus de 55 kilos s'ils montent en plat, et 65 kilos s'ils montent en obstacles ? La taille importe peu. Il se trouve couramment des jockeys de 1 m. 70 ou de 1 m. 72 ! Mais, me direz-vous, ces malheureux ne doivent avoir que la peau sur les os !... Erreur ! Les jockeys sont généralement très musclés et leur capacité pulmonaire dépasse de loin celle du commun des mortels. Avez-vous déjà pensé à la résistance dont il leur faut témoigner pour parcourir en plein vent (sans le moindre pare-brise) deux ou trois kilomètres à une allure qui atteint souvent huit cents mètres à la minute ? A l'énergie qui leur est nécessaire pour « pousser » des bras un cheval dans son « finish » ? A la souplesse dont ils doivent faire preuve pour épouser parfaitement le rythme du pur-sang dans chacune de ses foulées ?

UN REGIME DRACONIEN

D'ailleurs, l'existence du jockey n'est pas drôle tous les jours ! Ils vivent dans la hantise constante de... grossir. C'est pourquoi on peut, à condition de se lever tôt, les voir parcourir, le matin, au pas de gymnastique, les allées du bois, vêtus de trois ou quatre pull-over de laine. C'est pourquoi aussi, ils ne se nourrissent guère que de viande rouge et de légumes. C'est pourquoi, enfin, malgré toutes les précautions et un entraînement très sévère, ils doivent suivre fréquemment des cures d'amaigrissement.

LA SCIENCE DE LA COURSE

Mais il ne suffit pas de « faire le poids » et de savoir se tenir à cheval pour faire un bon jockey ! C'est plus avec la tête, qu'avec ses muscles et son souffle, qu'un cavalier remporte des victoires. Savoir prendre un bon départ, savoir se placer convenablement dans le peloton de manière à ne pas se trouver « enfermé » au moment de l'effort, connaître exactement les possibilités et les préférences de sa monture (certains pur-sang préfèrent mener le train depuis le départ), sentir à quel instant précis il convient d'exiger du cheval qu'il place sa pointe de vitesse (toujours limitée), se tenir en selle de manière à équilibrer parfaitement le poids que doit supporter la bête, pousser des bras ou manier la cravache à la cadence voulue, sans jamais « désarticuler » le pur-sang, ce sont là des choses qui ne s'acquièrent qu'au prix d'une longue expérience et qui exigent plus d'intelligence, de sang-froid et de sensibilité qu'on ne pourrait le croire !

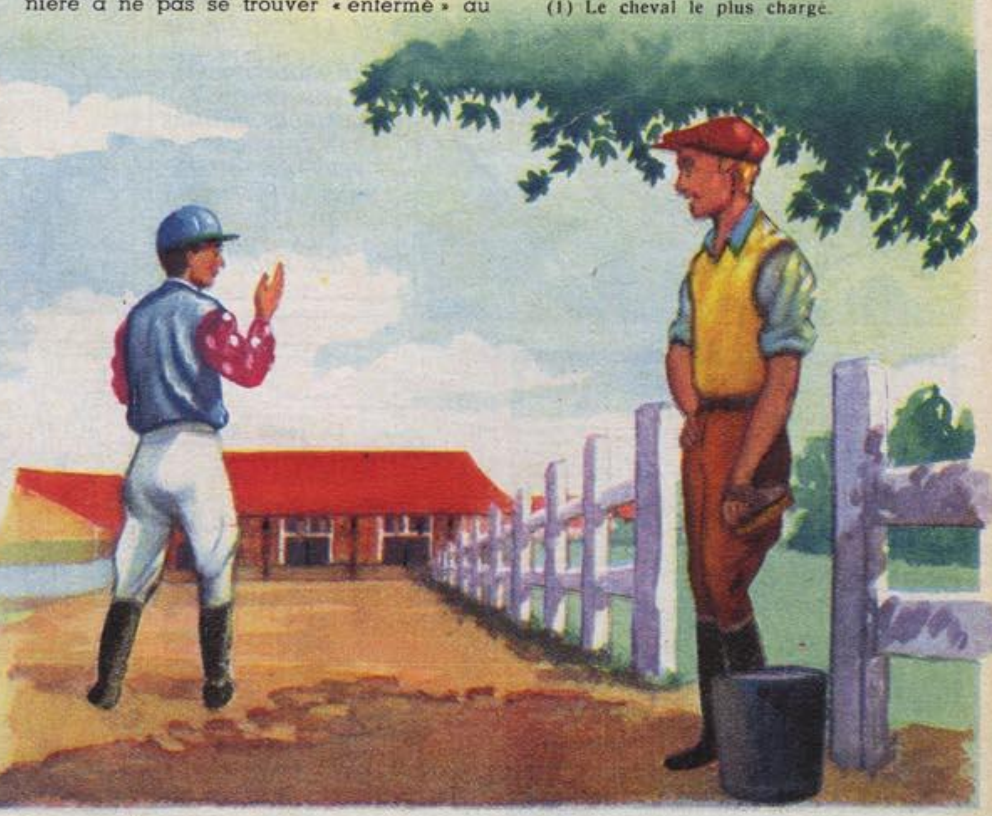
COMMENT ON DEVIENT JOCKEY

C'est parmi les lads, ces petits garçons d'écurie qui, dès leur plus jeune âge, vivent au milieu des pur-sang, que se recrutent la plupart des jockeys. Ils commencent à monter comme « apprentis » vers quinze ou seize ans. Pour compenser leur inexpérience, on fait bénéficier leurs montures d'une décharge de 2 ou 3 kilos. D'autre part, il leur est, dans beaucoup de courses, interdit de se servir de la cravache. Ce n'est qu'après avoir remporté un certain nombre de victoires que ces débutants, tout en restant des « apprentis », sont admis à rivaliser à armes égales avec les jockeys chevronnés.

Mais un pareil métier use vite son homme. A quarante ou quarante-cinq ans, les muscles commencent à s'ankyloser, le cœur et le souffle ne se maintiennent plus qu'avec peine à la hauteur de l'effort demandé. Le jockey intelligent rend alors son tablier, se retire après fortune faite ou s'engage comme entraîneur.

Mais quelle que soit la voie qu'il choisisse, il conservera longtemps la nostalgie de ce métier passionnant. Il aura tôt fait d'oublier les rigueur et les dangers de son travail pour ne plus se rappeler que l'exaltation des courses chaudement disputées et l'ivresse des victoires.

(1) Le cheval le plus chargé.





Les PECHEURS de PERLES

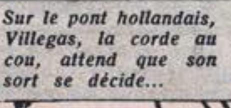
Le commandant du vaisseau hollandais l'Amaranth, Van Jesselton, s'est emparé du gouverneur Manrico Villegas. Il menace de le faire pendre si Pérez ne lui donne pas l'autorisation de pêcher des perles à Ceylan...

(Dessins de Caprioli.)





L'amitié profonde qu'il voue à Manrico, et le sentiment du devoir, se livrent un dur combat dans le cœur de Pérez Amary.



Sur le pont hollandais, Villegas, la corde au cou, attend que son sort se décide...



Pérez n'ignore pas les conséquences que son geste aura pour lui, s'il est connu de son gouvernement. Mais il ne veut pas condamner à mort son meilleur ami !





Van Jesselton remonte à bord de l'Amaranth; l'instant d'après, Manrico est descendu à terre, tandis que le galion portugais, sur l'ordre de Pérez, libère l'entrée de la baie...





Pressé de questions par son ami, Pérez lui avoue la vérité...

Malheureux ! As-tu réfléchi à ce que cette signature va te coûter si le document tombe entre les mains du Vice-Roi ?

Oui, Manrico. Mais si nous attaquons Van Jesselton avant qu'il arrive jusqu'à lui ?

Avec un seul vaisseau ?... Deux navires hollandais croisent au large, tandis que nous ne pouvons faire appel à aucune aide dans les parages !

Ne perdons pas courage, ami! Nous devons remporter la victoire !



Cependant l'Amaranth a pris le large...



Un peu plus tard, le gallion portugais lève l'ancre à son tour, et fait voile en direction de Colombo...

(A suivre.)

La semaine prochaine : LE GALLION EN PERIL !...



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri a pris place comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Dzidziri a persuadé les Hommes-Lions de secourir ses compagnons d'infortune, mais les sauveteurs ne trouvent plus personne près des débris de l'appareil...

LES CROCODILES

DISPARUS !... Rien, aucune trace, aussi loin qu'il inventoriât la brousse.

Il n'y avait que ces débris informes du « Normandie des Airs », des arbres mis en pièces, le funèbre tournoiement des vautours qui revenaient se poser sur les branches d'alentour. Vision tragique et qui, soudain, évoqua pour Dzi une lecture où il était question de l'Inde, des tours de silence et des sinistres charognards. Il réprima un frisson...

Est-ce que Yves, le brillant pilote, est-ce que la douce Sophie auraient été victimes des bêtes de proie ? Est-ce que Hage-Davricourt, l'inventeur, aurait été achevé à coups de bec ?

Non, il ne voulait pas que cette pensée dominât; il se refusait à croire au naufrage total; il était parti pour les sauver; il possédait maintenant des amis, ces Fils du Lion conquis par sa bravoure, et il voulait que ses trois compagnons fussent encore vivants, qu'il fût l'artisan de leur retour vers la France !

D'abord pétrifiés, les indigènes s'étaient égaillés. Ils couraient çà et là. On eût dit des chiens de chasse en quête d'un gibier. Laobé, le petit Noir, se montrait le plus acharné à cette quête. Il frémissait, incliné vers le sol, effleurant le sable du tranchant de sa main, se penchant comme pour flairer la terre...

« Cherche ! apporte ! » avait envie de crier Dzi comme s'il s'était adressé à un pointer qui eût relevé le fumet d'un lièvre ou d'une compagnie de perdrix.

Mais que se passe-t-il ? pourquoi Laobé revient-il, l'air à la fois si triomphant et si tragique ?

— Bama-Fantous... bredouille-t-il.

Pourquoi Nomogo-Kooso, le Sorcier-Féticheur, accourt-il si visiblement bouleversé ?

— Bama-Fantous... Uuuh !...

Ils reparaissent tous, gesticulant, brandissant leur lance, menaçant un ennemi imaginaire; certains décochent une flèche vers le ciel où brûle un soleil impassible. « Est-ce qu'ils vont s'expliquer, maugrée Dzidziri ? Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? »

— Hein ? gourmande-t-il à l'adresse de Nomogo-Kooso, qu'as-tu découvert ?

Et l'autre de s'emporter, d'expliquer avec une volubilité qui lui fait perdre le fil de son discours accompagné de gestes : les amis du Lionceau à la Crinière de flammes ont été emportés par les Fils du Crocodile, les Bama-Fantous; que ceux-ci soient maudits jusqu'à l'onzième génération !

— Les Fils du Crocodile ?

Nomogo-Kooso entraîne Dzi; il lui montre une longue traînée dans le sable; il simule une attaque, une défense, puis un corps qui se meut lourdement; il se jette à quatre pattes, imite un râle de fureur. Mimique si parfaite que Dzi croit voir un saurien se traîner devant lui.

— Oui, les Fils du Crocodile sont venus... plus nombreux que les fourmis de la fourmilière... Ils ont attaqué tes amis et la déesse au visage de lune et aux cheveux de soleil... Et ils les ont emportés...

— Vivants ?

Dzi a prononcé les deux syllabes, la gorge étreinte : sont-ils encore en vie, ses amis ? Laobé hoche la tête avec animation; autour de lui semblablement chacun approuve : les trois Blancs étaient encore vivants.

— Encore vivants ?

Hélas ! nul ne peut présager ce qu'ils sont devenus, car les Fils du Crocodile sont aussi sauvages que cruels. Mais Dzidziri s'indigne :

— Etes-vous mes amis, Fils du Lion ? Allez-vous renoncer à rejoindre ceux que j'ai laissés ?

— Les Bama-Fantous sont nos ennemis, réplique aussitôt Nomogo-Kooso. Depuis des lunes et des lunes, depuis avant le père de mon père et le père du père de mon père, nous nous sommes toujours battus avec eux. Mais les Fils du Lion sont bien chétifs en face des Bama-Fantous !

Chétifs ? Dzidziri considère les Noirs : grands, bien découplés, les muscles longs, comment se considèrent-ils donc ? Il les questionne. Et c'est Laobé qui explique : les Fils du Crocodile sont des nains, mais ils sont nombreux comme les grains du mil. A maintes reprises dans le passé, ils ont envahi les territoires possédés par les Fils du Lion. Ils ont tout dévasté. Depuis, nul ne s'est risqué à les attaquer.

Au fur et à mesure, les chasseurs qui entourent Dzi opinent du chef; une expression de tragique mélancolie paraît sur leur visage; on les devine vaincus par le mauvais sort; retranchés dans Nyabassam, ils ont accepté leur défaite, eux qui étaient les maîtres du pays. Au-dessus, frôlant les têtes avec une audacieuse impudence, les vautours descendent; le vol lourd, ils glissent, ailes tendues, leur œil cruel cherchant la proie qu'ils déchiquèteront. Des marabouts, dos noir et ventre blanc, planent très haut.

Dzidziri s'est juché sur la bosse d'une termitière. Il admoneste ses nouveaux amis :

— Ne serez-vous pas plus courageux que le chacal? Allez-vous trembler longtemps encore devant le Crocodile ?

Mais Nomogo-Kooso se rebiffe :

— As-tu déjà vu le combat du Lion et du Crocodile ? Lorsque Simba s'approche du marais pour étancher sa soif, il prend garde que Bama ne le surprenne. Parfois cependant la bête ignoble qui vit de charogne et se cache dans les eaux réussit à saisir Simba. Alors c'est une lutte effroyable...

Par une sorte de mimétisme, voici que le Sorcier se courbe, rampe... et voici qu'un de ses frères le rejoint, bondit et l'enlace : ils sont deux maintenant pour recréer la lutte du saurien et du félin.

— Comprends-tu, jeune Lionceau ?

Non, Dzi ne veut pas être convaincu. Dzi tentera l'impossible pour retrouver ses amis.

— Si vous redoutez de vous attaquer au Crocodile, moi j'irai seul... Montrez-moi les traces.

Emportés par son ardeur, les Noirs désignent des traînées dans le sol. On les suit. Voici des trouées dans la brousse; les herbes ont été piétinées; une troupe nombreuse est passée là. Peu à peu, la fièvre de Dzidziri se communique aux Fils de Simba. Des éclaireurs sont détachés, partent en flèche sur les flancs de la colonne, reviennent. D'autres se hissent au sommet des arbres, la main en visière au-dessus des yeux, ils questionnent l'horizon. Leur long cri de guerre retentit :

— Uuuh ! Uuuh !...

Soudain, la brousse cesse : une immense étendue plate à perte de vue. Et là-bas, encore très loin, une ligne grise que soutache la verdure de roseaux coupants.

— Là ! là ! répète Nomogo-Kooso dont le visage a pris une teinte cendrée.

Les Fils du Lion sont arrêtés, prêts à s'enfuir. Mais Dzidziri questionne Laobé :

— Tu crois que mes amis sont là-bas ?

— Oui, dans l'île de Bama... l'île où le Crocodile est roi.

— Très bien.

Et il s'engage sur la terre brûlée, durcie, où nulle trace ne s'est inscrite. Une longue hésitation, puis Nomogo-Kooso s'élance derrière lui. Et après eux, tous les autres. Ils font silence désormais, comme terrifiés par l'imminence du péril.

Une odeur lourde, entêtante emplit l'espace : senteur écœurante, remugle de vase brassée, parfum musqué... On entend parfois d'étranges râles, cris horribles, furieux... Au-dessus des roseaux, s'élève comme un nuage blanc, des oiseaux et des oiseaux...

La berge est là... Et, dans la terre plus molle, des traces très nettes : on s'est battu ici !... Dzidziri serre ses jeunes poings, fait un pas. Laobé pousse un cri. Un crocodile, énorme, maladroit, vient de s'éveiller, court vers l'eau... Puis un autre, et un autre... Le marais entier n'est qu'un grouillement hideux...

La semaine prochaine :

PARMI LES MONSTRES

Un crocodile énorge, maladroit, vient de s'éveiller...



LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Hassan et Kaddour ont prévenu Bonaparte qu'un complot se tramait contre lui. Le Premier Consul envoie nos deux amis à la rencontre des conspirateurs avec son escadron de Mameluks.



























(A suivre.)

La dernière charge de l

Nouvelle de FRANÇOIS D'ORGEVAL — Illustrations de RAYMOND REDING

C'EST une bien vieille histoire, mais, puisque vous en parlez ce soir, je tiens à affirmer que Sparck n'était pas un traître. S'il a déserté, ce ne fut pas à la suite d'un assassinat comme on l'a prétendu. Sparck était violent; jamais il ne pardonnait une injure, mais il était tout le contraire d'un lâche.

Son affaire avec Mourrière a son origine dans une première querelle qui éclata à Fez alors qu'ils y étaient tous deux cantonnés. Ils étaient déjà aux Spahis; Sparck, à la suite de je ne sais quelle bêtise, venait d'être cassé de son grade de maréchal des logis. L'éloignement apaisa pour un temps leur animosité, mais, lorsque les deux hommes se retrouvèrent dans le Sud, la vieille querelle reprit de plus belle.

Qui provoqua l'autre ? Je ne sais. Toujours est-il qu'ils décidèrent de régler une fois pour toutes leur différend. Si vous vous rappelez bien les circonstances qui furent évoquées en Conseil de Guerre, ils se firent alors mettre en congé tous les deux; puis, un matin, au petit jour, ils se retrouvèrent en plein désert, à quelques kilomètres du poste, et se livrèrent un duel à mort. Mourrière fut grièvement blessé et Sparck prit le bled comme les Corses prennent le maquis.

Voilà peut-être les circonstances que vous connaissez et qui firent quelque bruit à l'époque dans les popotes du Sud. Si Sparck devint légendaire, c'est que, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, il ne revint jamais se constituer prisonnier et que, pas davantage, il ne laissa sa carcasse aux hyènes des sables. Il trouva au contraire asile auprès d'une tribu dissidente et c'est ce qui a fait dire qu'il avait trahi.

Durant dix ans, on eut de ses nouvelles à de rares intervalles par des chefs soumis ou par des méharistes qui avaient pu l'apercevoir.

Quel rôle joua-t-il chez les Tafilaliens ? Fut-il leur hôte, leur chef, ou leur prisonnier ? Mystère. Probablement tout cela à la fois. Il faut maintenant que vous sachiez que l'ancien adjudant, qui fut toujours un entraîneur d'hommes, avait su fanatiser une poignée de ces fils du désert. Cela, je le sais mieux que personne, parce que j'étais présent lorsque Sparck est mort.

★

Un grand silence s'était fait. Les auditeurs avaient posé leur verre. Dans la fumée qui montait des cigarettes et des pipes, tous les regards s'étaient tournés vers le visage bronzé du Colonel Dunain. Celui-ci continua d'une voix un peu enrouée :

— J'avais le grade de lieutenant alors, mais je n'en étais pas à mon premier coup dur, puisque les partisans de ce vieux bandit Abd-el-Krim m'avaient déjà gratifié d'un certain nombre de blessures. Ceci pour dire que je connaissais assez bien ces messieurs et leurs habituelles façons de faire lorsque je partis avec une trentaine d'hommes pour le poste de Benarib. J'allais là-bas passer une petite tournée d'inspection et conduire une patrouille de renfort, car plusieurs caravanes avaient été attaquées dans le secteur et les tribus dissidentes faisaient preuve d'une inquiétante agitation.

Voyage monotone, sans autre aventure que le soleil, le sable et un vent brûlant qui vous desséchait les muqueuses. J'étais secondé par deux sous-officiers, un Français et un indigène, l'un et l'autre actifs et débrouillards.

En six jours — six nuits plutôt, car voulant ménager les chevaux, nous évitions de marcher durant les grandes chaleurs — nous avions parcouru les trois quarts du chemin lorsque le siroco se mit à souffler en tempête.



Nous mîmes pied à terre et, durant de longues heures, serrés les uns contre les autres, nous fîmes le gros dos pour éviter la pluie des grains brûlants. La chaleur était atroce et la nuit n'amena qu'une détente relative. Tout de suite, je donnai l'ordre de remonter à cheval. Du train dont allaient les choses, avec les bêtes qui renâclaient et les hommes qui, repris par de vieilles fièvres, commençaient à claquer des dents, il ne faisait pas bon s'attarder ici. Il fallait atteindre le poste coûte que coûte.

Quatre heures de marche, durant lesquelles la colonne s'allongea, s'allongea au milieu des invocations, des claquements de cravache et des jurons de sous-officiers; puis des bourdonnements zébrèrent la nuit, des balles rebondirent sur le sol en un sifflement bien connu. Mes hommes de pointe refluèrent au galop. Nous venions de tomber dans une jolie petite embuscade.

L'engagement me parut d'abord devoir être sans importance. Le feu était peu nourri. Sans doute quelque « djich » qui revenait de faire un mauvais coup. L'essentiel était de garder contact avec lui jusqu'au jour, et d'étriller alors vertement ces galapiats. En hâte, je fis reformer la colonne hors de la portée des balles, tandis que quelques hommes tiraillaient au hasard dans la nuit. J'allai les rejoindre, tâchant de dénombrer au jugé les forces de l'adversaire. J'étais énervé par ce maudit vent qui ne voulait point cesser de souffler.

— Gardez le contact ! Gardez le contact !

Tantôt les claquements s'arrêtaient, tantôt de brèves lueurs s'allumaient, à droite, à gauche, devant nous, sur nos flancs.

— Ils ne vont pas nous encercler, mon lieutenant ?

Le sous-officier français était venu me rejoindre. Deux chevaux de la colonne venaient d'être blessés. Toute la plaine semblait frémir d'une invisible menace. Des ombres furtives se dessinaient, s'estompaient : pierres, buissons ou hommes brusquement accroupis sur le sable.

— En selle !

Nous n'allions pas nous laisser manœuvrer comme des enfants, tout de même ! C'était trop bête.

Les cuirs des harnachements grincèrent, les aciers des mousquetons et des sabres s'entrechoquèrent. Des bêtes se mirent à hennir. Dans l'ombre, toute la colonne prit le galop. Nous ne pouvions attaquer, puisque l'ennemi était partout. Il n'était pas question de fuir. Simplement, nous en avions assez de servir de cibles immobiles à quelques Arabes abrités derrière les rochers. A l'aube, nous prendrions notre revanche.

— Ne pas perdre contact ! Ne pas perdre contact !

C'était une marche étrange, comme une manœuvre sur le terrain. La colonne, à peine égaillée, faisait des voltes, des

'adjudant Sparck

demi-voltes, des haltes brusques, des demi-tours, et tout cela dans un silence absolu que troublait seul le bruit tantôt mou, tantôt dur, des sabots sur la pierre ou le sable et le souffle des chevaux exténués. De temps à autre, répondant à une courte explosion précédée d'un éclair, quelques mousquetons envoyaient une riposte. Nous dûmes plusieurs fois faire mouche, car des plaintes se firent entendre dans la nuit.





— Le jour, bon Dieu ! Le jour ! Il ne viendra jamais !

Le jour vint cependant et nous n'eûmes pas le temps de repérer les silhouettes allongées derrière les pierres que, déjà, la mitraille fondait sur nous.

Les diables avaient bien manœuvré en ne laissant deviner qu'une faible partie de leurs forces. Ils étaient bien deux ou trois cents, tiraillant à l'abri, nous encerclant presque.

Des charges ! Nous n'en fîmes pas une, mais dix, mais vingt. Nous tombions sur un groupe, nous le décimions, puis nous prenions sa place et c'était à notre tour d'être à l'abri, tandis que, rampant, leur long couteau entre les dents, les autres essayaient de s'infiltrer parmi nous. Ils étaient trop nombreux, trop bien armés. Même en restant sur la défensive, la lutte devenait inégale. Alors nous remontions en selle et nous changions de champ de bataille.

Tout cela aurait évidemment mal fini, mais, au moment le plus dur, alors qu'emportés par nos chevaux nous avions, une demi-douzaine d'hommes et moi, été séparés de nos compagnons, l'un des nôtres, poussa une exclamation que je ne compris pas. Mon regard, pourtant, suivit son geste.

Derrière nous, sur la piste même que nous avions empruntée, des cavaliers arrivaient au grand galop et, lorsqu'ils se furent approchés, il devint évident que ce n'étaient point des hommes de chez nous.

— Mauvais !

Ils firent halte brusquement, faisant voler le sable à l'entour, puis ils semblèrent parlementer et l'un d'entre eux se détacha.

Etonnés de cette arrivée imprévue, les Tafilaliens avaient un instant suspendu leur attaque et nous-mêmes nous nous tenions dans l'expectative, ne songeant point encore à profiter de ce répit.

J'observais avec une attention passionnée les nouveaux venus et celui qui semblait être leur chef, un grand gaillard qui, je l'aurais juré, n'était point natif du désert.

Soudain, il entr'ouvrit son burnous et j'aperçus sa poitrine serrée dans une tunique rouge.

Alors ce fut la charge !

Pas la nôtre; pas celle de nos chevaux fourbus, de nos hommes éreintés, sanglants, brûlés de soif, mais celle de ces quelque vingt cavaliers qui venaient d'arriver. Mon voisin avait saisi son mousqueton et ajustait leur chef. Je n'eus que le temps d'envoyer un coup de poing sur son bras gauche et la balle alla se perdre en l'air.

— Ce n'est pas nous qu'ils chargent, idiot !

J'ordonnai ensuite :

— A moi ! En avant ! Aidons-les !

Le grand burnous était tombé, et seule, au milieu de la mêlée déjà lointaine, restait visible la tache rouge qui galopait sur le sable. Car ce que nous n'avions pu faire, la poignée d'hommes survenue à l'improviste l'exécutait en un instant.

Comme frappés de panique, nos assaillants s'enfuirent au hasard, presque sans combattre. Ils tentèrent de se reformer, mais il était trop tard. Ils durent fuir de nouveau. Et toujours les autres les talonnaient, les mitraillaient...

Lorsque la tache rouge tomba, il ne restait plus de nos agresseurs que quelques fuyards isolés.

Graves, immobiles, taciturnes, les Marocains s'étaient groupés autour de leur chef étendu à terre. Tout d'abord, ils ne bougèrent point en nous voyant venir, puis, obéissant au signe d'un des leurs, ils remontèrent à cheval et s'éloignèrent au pas, sans se retourner.

Je m'étais jeté à genoux près de l'homme étendu. Sur sa figure mangée de barbe et crispée par la douleur, je cherchais à distinguer quelque trait qui me permît de le reconnaître. Je le croyais déjà mort, mais soudain, il me regarda et articula maladroitement quelques syllabes d'une langue qui ne devait plus lui être familière :

— Mort pour la France... Quand même !

Ensuite, il se présenta :

— Adjudant Sparck, du 6ᵉ Spahis.

Telle fut sa fin, Messieurs.

Je vous avais dit qu'il n'était pas un lâche.

(A suivre.)



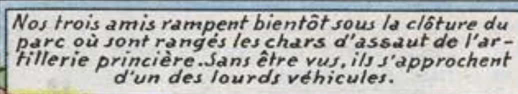
LA CLEF DE BRONZE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN



En dépit d'un bombardement intensif, le monstrueux brachiosaure qui ravage la Principauté de Mocano est toujours indemne. Une photographie révèle à nos amis qu'il s'est endormi...

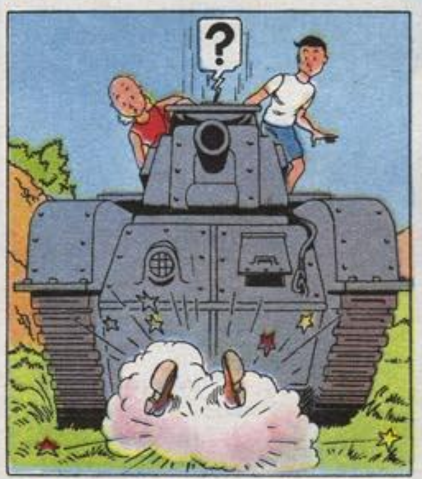


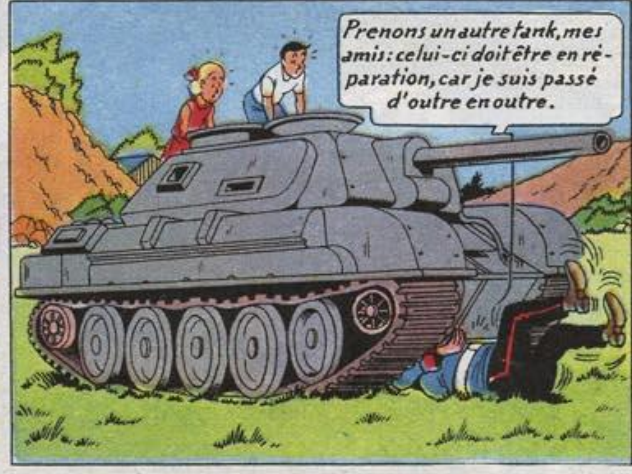


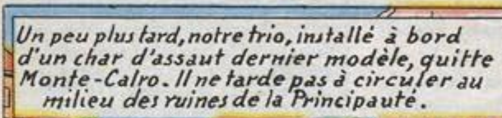












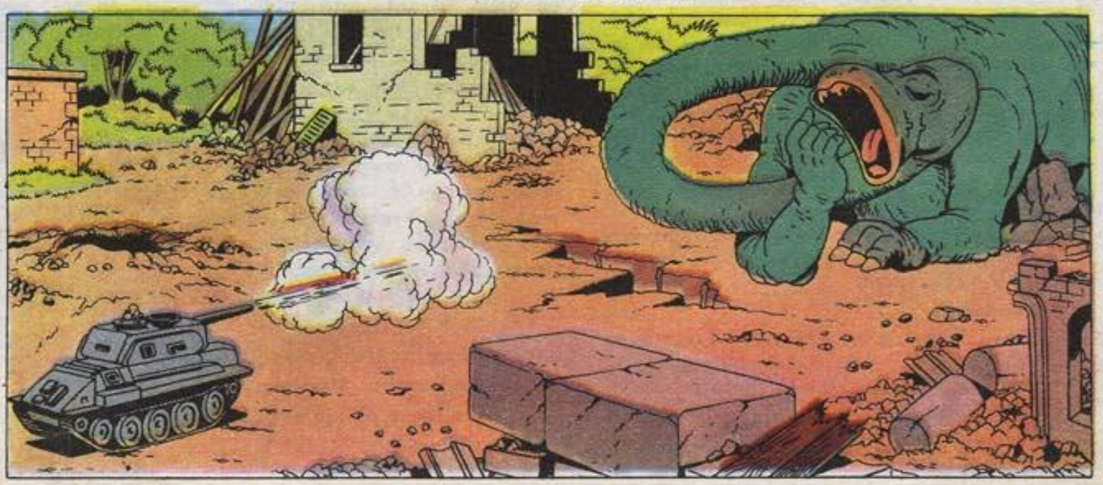












(A suivre.)

LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX

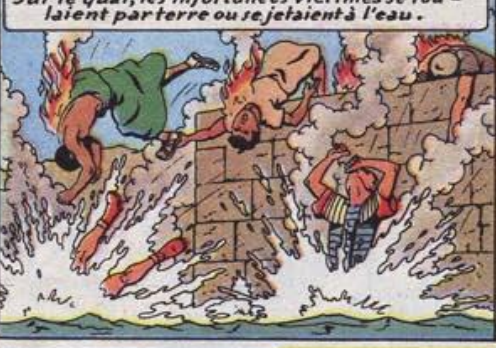
L'ILE MAUDITE

Textes et dessins de Jacques Martin.

Alix a été envoyé par César à Carthage, afin d'enquêter sur d'étranges événements qui se sont produits dans la ville. Il écoute le récit que lui en fait le gouverneur...







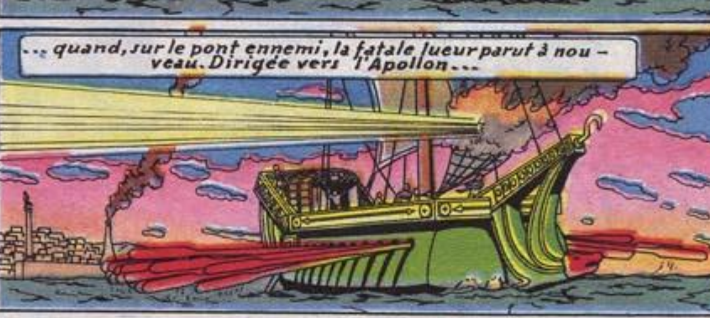




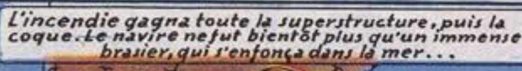


















(A suivre.)

ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallic

Tony et Ramon arrivent à temps pour prêter main forte à Teddy Bill, aux prises avec la bande de Callway...























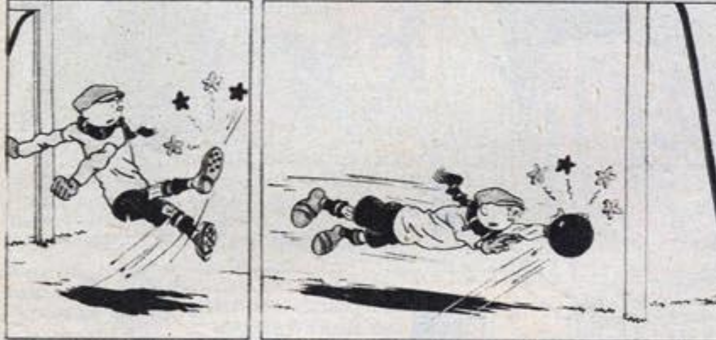


(A suivre.)

LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

JEUX DANGEREUX

















★ biscuits VICTORIA ★ margarine INA ★ confitures MATERNE ★ toffées VICTORIA ★ savon PALMAFINA ★ confitures MATERNE ★ chocolats VICTORIA ★ chocosweet PALMAFINA ★ confitures MATERNE

Le TIMBRE TINTIN



COURRIER DES TIMBRES TINTIN

Marcel Verbracken. — L'album « Le Roman du Renard » ne peut pas être obtenu contre des emballages de chocolat. Tu le trouveras chez ton fournisseur habituel, ou au bureau du Journal.

Jos. Tobback. — Tu m'envoies 1 point en demandant une série d'images ! Je suppose que tu n'as pas bien lu les instructions relatives au TIMBRE TINTIN. Envoie-moi donc encore 49 points et tu obtiendras la prime.

Richard Pittevik. — Relis attentivement ce qui a déjà été dit sur les Timbres TINTIN. Amitiés.

O

ATTENTION

* A plusieurs reprises déjà des lecteurs m'ont demandé de pouvoir acheter l'une ou l'autre prime. CES CADEAUX NE SONT PAS EN VENTE et sont obtenus exclusivement en échange de TIMBRES TINTIN.
* Il n'est pas nécessaire d'avoir 50 points d'un seul produit pour obtenir un cadeau. Le nombre total de points peut être obtenu en additionnant les TIMBRES TINTIN ne n'importe quelle firme.
* Chaque jour, de nombreux envois de Timbres nous arrivent sans indication de la prime désirée.

●

Les Timbres TINTIN vous sont offerts par

le SAVON TINTIN,
la Margarine INA
et la Pâte à Tartiner CHOCOSWEET
de PALMAFINA.

les Chocolats,
les Biscuits
et les Toffées **VICTORIA.**

et dans un proche avenir par
les Confitures et Gelées,
les Fruits au sirop
et les Fruits et Légumes surgelés FRIMA,
de MATERNE.

O

Voici en bref la liste des primes que vous pourrez obtenir grâce au Timbre TINTIN :

1) Le Roman du Renard, 40 vignettes, 50 points; 2) Décalcomanies « A », 50 points; 3) Décalcomanies « B », 60 points; 4) 5 cartes postales de Hergé, 70 points (*); 5) Pochette de papier à lettre TINTIN 80 points; 6) Fanion TINTIN, 100 points; 7) Compendium de papier à lettre TINTIN, 150 points (*); 8) Portefeuille TINTIN, 200 points; 9) Puzzle TINTIN, série « A », 350 points (*); 10) Jeux de cubes TINTIN (*); 11) Abonnement à TINTIN, 10 numéros, 450 points; 12) Puzzle série « B », 500 points.

(*) Ces objets sont encore en fabrication.

O

Dans ce numéro figure un Timbre TINTIN ! Découpe-le et ajoute-le à ta collection.



— Donnez-moi 5 timbres TINTIN avec chocolats, s.v.p. !

Le Fils du Maître de Poste

Par André Galland

M. de Cadilhac, allié de la reine Marie de Médicis, a été arrêté par les hommes de Richelieu, et emprisonné. Mais son fils et les amis de celui-ci ont réussi à le faire évader...

PRINCESSE, IL FAUT RETROUVER ET M'AMENER CES VAILLANTS INCONNUS QUI DÉFENDENT M. DE CADILHAC

CET HOMME N'A COMMIS D'AUTRE CRIME QUE DE M'ÊTRE RESTÉ FIDÈLE !!

LA PRINCESSE DE CONTI, DISSIMULÉE DERRIÈRE UNE TENTURE, A ENTENDU L'ENTRETIEN DE RICHELIEU AVEC CADILHAC, ET EN INFORME LA REINE MARIE

J'EN PARLERAI AU DUC DE RICHELIEU !

LA REINE-MÈRE RÉCLAME AU ROI LOUIS XIII, GRAVEMENT MALADE DEPUIS PLUSIEURS MOIS, LA LIBERTÉ DE SON ÉCUYER

AU PALAIS DU LUXEMBOURG, DES HOMMES, DÉVOUÉS À LA REINE MARIE, ONT PRIS LES ORDRES DE LA PRINCESSE DE CONTI POUR RETROUVER JEAN ET SES COMPAGNONS...

NOUS LES AVONS TROUVÉS ILS ONT FAIT ÉVADER LE PRISONNIER, QUI S'EST HABILLÉ EN MOINE...

PRIEZ M. DE CADILHAC DE VENIR VOIR LA REINE MARIE

M. DE CADILHAC, LA REINE MARIE DÉSIRE VOUS VOIR !

LES ENVOYÉS DE LA PRINCESSE TRANSMETTENT L'ORDRE À M. DE CADILHAC.

JE CONNAIS CES MESSIEURS JE LES ACCOMPAGNERAI AU LUXEMBOURG

PAR PRUDENCE, ALLONS-Y AUSSI !!

M. DE CADILHAC ??.. ..VOIR LA REINE ?!.. EXPLIQUEZ-MOI, MON PÈRE !

C'EST UN PIEGE. PASSONS CES ESPIONS AU FIL DE L'ÉPÉE !!

IL EST DEVENU TROP PUISSANT ! IL NOUS GÊNE ! ÊTES-VOUS AVEC NOUS, MONSIEUR ?

OUI, SI C'EST POUR SERVIR LES INTÉRÊTS DE LA FRANCE !!

JE NE COMPRENDS PAS. C'EST VOUS QUI L'AVEZ POUSSÉ À LA FORTUNE. IL VOUS A LUI AUSSI BIEN DÉFENDUE ! VOUS VOICI ENNEMIS ?

LE ROI, QUE NOUS AVONS FAILLI PERDRE, EST SAUF. AVEC LA REINE ANNE NOUS EXÉCUTERONS CE RICHELIEU MAUDIT.

LA REINE-MÈRE, RECEVANT SON ANCIEN ÉCUYER, LUI FAIT PART DE SES PROJETS CONTRE LE CARDINAL.

IL FAUT L'ARRÊTER SUR LE-CHAMP !

CHEZ LE CARDINAL, LE COMTE DE ROCHEFORT AVERTIT CELUI-CI QUE M. DE CADILHAC, ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE HABILLÉ EN MOINE, EST EN CONFÉRENCE AVEC LA REINE MARIE...



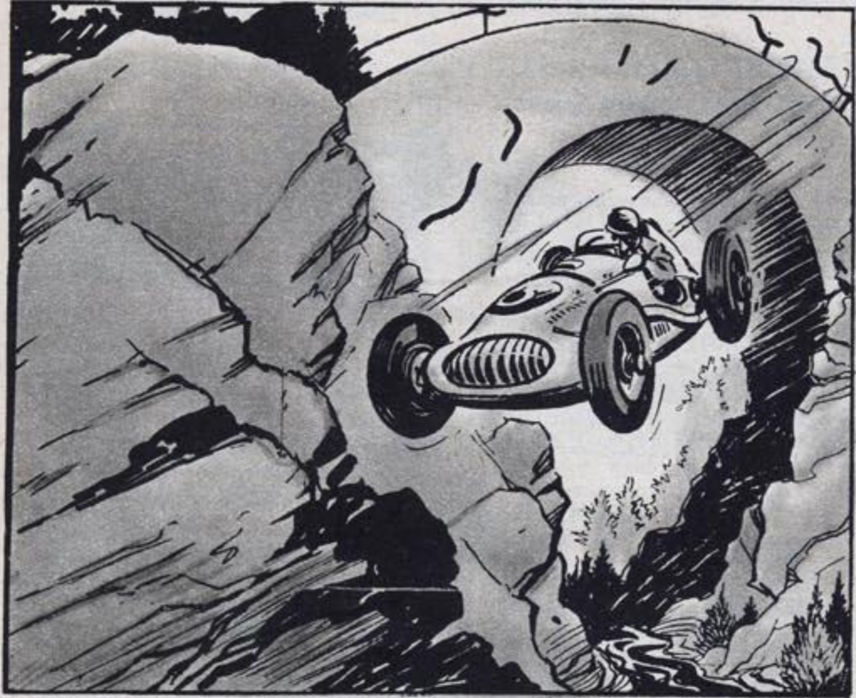




LA RAPIERE ROUGE

Dessins de Roland Davies

Le fameux détective et pilote de course Sexton Blake participe à la Coupe Porter; mais voici qu'à un endroit désert du parcours, il est victime d'un attentat à main armée. Il perd le contrôle de sa machine, et c'est la catastrophe...

















La semaine prochaine : STONE A L'AFFUT !... (A suivre.)

Elle a donné le ton !

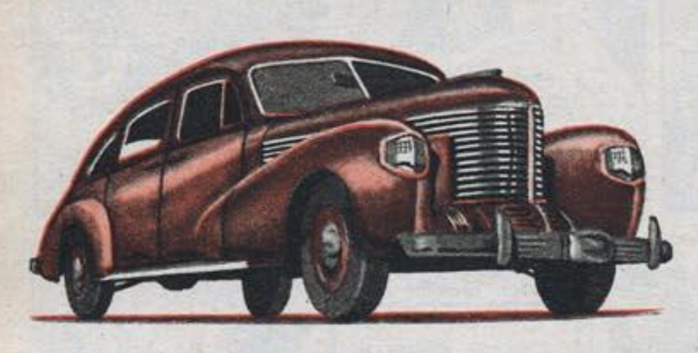
— Ça, une voiture de 1936 ? Allons donc !... D'ailleurs, à cette époque, si je ne me trompe, presque toutes les automobiles étaient encore munies de phares en « œil d'escargot », perchés sur les garde-boue ou fixés au capot !

Ainsi parlait mon ami Jean-Pierre, tandis que nous considérions tous deux une petite voiture, à la ligne plus très nouvelle peut-être, mais encore fort présentable.

— Précisément, expliquai-je, l'OLYMPIA ou KADETT que tu vois là, et qui sortit des chantiers d'OPEL en 1936, fut la première voiture à être dotée de phares intégrés dans la carrosserie.

AUTRES innovations remarquables : elle s'offrait le luxe d'un chassis monocoque en acier — jamais encore une auto « de série » n'avait présenté cette particularité, — et elle possédait une boîte de transmission à grande vitesse, ce qui, à cette époque, constituait une exception rarissime pour une petite voiture...

Les phares intégrés de l'Opel produisirent sur le public une impression considérable, un peu comparable à celle que fit, après la guerre, la première STUDEBAKER (dont on ne savait pas où étaient l'avant et l'arrière !...). Ils eurent immédiatement, comme bien l'on pense, leurs admirateurs et leurs détracteurs; cependant, d'autres constructeurs ne tardèrent pas à les adopter et à les perfectionner. Tant et si bien, qu'actuellement il n'est plus guère de marques qui construisent encore des automobiles munies d'yeux d'escargot. On serait d'ailleurs fort en peine de trouver, même aujourd'hui, une voiture en-dessous de 9 H.P., qui présente toutes les autres caractéristiques de l'OLYMPIA-KADETT de 1936. OPEL avait donné le ton !



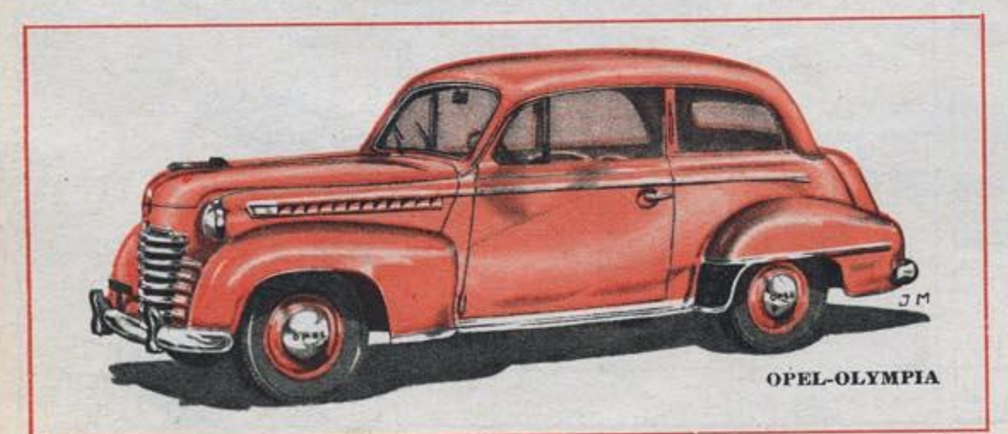
OPEL-KAPITAN

Mais la célèbre firme allemande ne s'en tint pas là; peu avant la guerre, elle lança sur le marché deux voitures assez intéressantes : la KAPITAN et l'ADMIRAL.

La technique et l'aérodynamisme de la KAPITAN étaient tellement en avance sur leur époque qu'en 1946, lorsque les premières voitures américaines d'après-guerre « débarquèrent » — c'était le mot à la mode ! — sur le Vieux Continent, l'étonnante petite KAPITAN faisait encore très bonne figure à côté de ses rivales d'Outre-Atlantique. La carrosserie, l'emplacement réservé aux passagers, le coffre, tout était encore au goût du jour. En dépit de ses huit ans bien sonnés, cette OPEL moyenne offrait à ses usagers une suspension et une tenue de route que les CHEVROLET et les FORD, fraîchement sorties des chantiers américains, pouvaient lui envier.

Quant à l'ADMIRAL, construite également par OPEL avant 1939, c'était une voiture luxueuse de taille et de dimensions respectables. Son moteur puissant lui assurait une vitesse et des reprises extraordinaires. Mais les hostilités terminées, on dût reconnaître que son style ne correspondait plus guère à celui des nouvelles voitures de haut prix, et sa construction ne fut pas reprise.

Aujourd'hui OPEL, qui fait partie du groupe GENERAL MOTORS, a modernisé la ligne de son OLYMPIA en développant les garde-boue et alourdissant la garniture de la calende. Le changement de vitesse, placé sous le volant, assure plus de confort aux passagers des sièges-avant. Malheureusement, et en dépit de son prix qui n'est pas très bas, l'OLYMPIA est, à l'heure actuelle, l'une des voitures qu'on obtient le plus difficilement. Les délais de livraison atteignent plusieurs mois. Mais ne faut-il pas y voir une preuve de son succès ?



OPEL-OLYMPIA

Le Saviez-Vous ?

MONSIEUR CAMERON PECK, de Chicago, ne possède pas moins de... 132 voitures automobiles ! Il s'agit — précisons-le — d'un collectionneur ! Ses deux dernières acquisitions : une « JOWET-JUPITER » dernier cri, et un coupé « ASTON-MARTIN » type « 24 HEURES DU MANS ».



LE célèbre coureur automobile FANGIO s'est assagi. Il dirige en bon père de famille l'agence des automobiles CHEVROLET pour l'Argentine, à Buenos-Aires. Le croiriez-vous, il ne dépasse jamais le 100 à l'heure lorsqu'il roule sur la route, dans une voiture de tourisme !

•

BONNE nouvelle ! La fameuse « GREGOIRE » sera bientôt construite en série ! C'est la firme HOTCHKISS qui se chargera de cette production. Mais le superbe prototype a subi quelques transformations : sa ligne a été affinée, sa vitesse de pointe sera plus grande (de 145 km./h. elle passe à 155 km./h.) et sa carrosserie, qui dans le premier modèle comportait six glaces, n'en aura plus que quatre.

•

LE gouvernement des Indes a décidé de supprimer, d'ici quelques mois, toute licence d'importation pour les voitures étrangères. Il espère, par cette mesure, obliger les industriels hindous à pourvoir leur pays d'une industrie automobile nationale prospère « Vous roulerez à pied ou vous construirez vos voitures vous-mêmes », aurait dit M. Nehru !



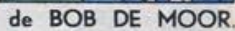
BUICK va doter ses nouveaux modèles de glaces « B-Z-EYE », dont la partie supérieure est teintée en vert, ce qui a pour résultat, paraît-il, d'éviter les dangereux « éblouissements ».



Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Grâce au célèbre comédien Barelli, les bandits qui avaient saboté le XYZ.I ont été arrêtés et incarcérés. Mais le chef de la bande court encore...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.



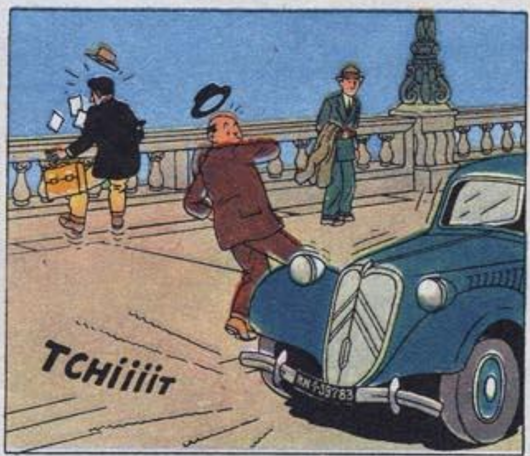


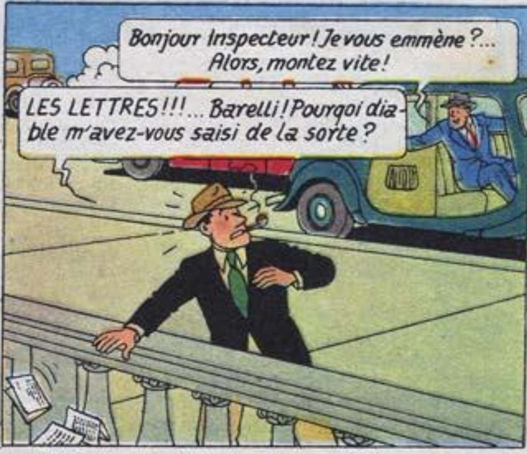




















(A suivre.)



Ces INVENTIONS BAROQUES ont émerveillé nos arrière-grands pères!

La soucoupe flottante de l'amiral Popoff, le « Cygne » d'Exmouth, le « Salon suspendu » de Bessemer, et l'inénarrable « navire-qui-devait-supprimer-le-mal-de-mer », ne furent pas les seules inventions baroques du XIXe siècle. En réalité, cette période fut remarquablement fertile en innovations extraordinaires.

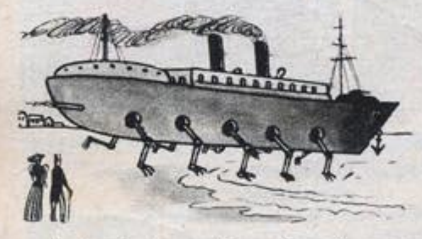
LE BATEAU A ROUES

Le 19 août 1869 sortait des chantiers navals de Saint-Denis, le premier bateau à roues. Il avait été inventé par Ernest Bazin. Ce prototype ne jaugeait que 250 tonnes, mais son constructeur avait l'intention de lancer plusieurs bâtiments du même genre, de 12,000 tonnes chacun.

Les roues destinées à le propulser avaient 10 mètres de diamètre, et lui conféraient la vitesse d'un train express de l'époque (20 nœuds à l'heure), ce qui constituait un véritable record. Mais hélas, l'expérience fit déchanter les enthousiastes. Au cours du premier essai, le mécanisme des roues tomba si souvent en panne, que les deux-tiers du temps exigé pour la traversée passèrent en réparations diverses.

LE CONNECTOR

— Pourquoi, se demandèrent les constructeurs, n'attacherait-on pas plusieurs navires à la queue leu leu, comme l'on fait pour les wagons d'un train.



C'est ainsi que l'on vit naitre un beau jour de 1863, le « Connector », navire extensible et désarticulé, formé de plusieurs bâtiments attachés les uns aux autres. Le « Connector » suscita un engouement fantastique. Puis, il sombra dans l'oubli total, ce qui est le sort de beaucoup d'inventions plus brillantes qu'utiles.

LE BATEAU-BALEINE

L'existence de ce navire monstrueux fut un peu plus longue. Une demi-douzaine de bâtiments de ce type sillonnèrent la mer du Nord et l'Atlantique.

La superstructure des « Bateaux-Baleines » était perchée à plusieurs mètres au-dessus de la coque, qui, de son côté, s'enfonçait profondément dans l'eau. Les cabines de première et de deuxième classe, le salon, la salle à manger et les ponts-promenade se trouvaient dans la partie supérieure du navire, tandis que les passagers de l'entrepont étaient relégués dans la coque.

On imagine l'incommode situation de ces malheureux, enfermés jour et nuit dans des cabines obscures, assourdis par le bruit des vagues qui se brisaient contre les parois métalliques de la coque, et par le vacarme des machines.

Les inventeurs des bateaux baleines prétendaient que leurs navires gardaient plus facilement l'équilibre que les bâtiments ordinaires du fait que les vagues pouvaient, sans rencontrer d'obstacles, balayer la partie supérieure de la coque, et qu'ils étaient à même, pour cette raison, d'affronter victorieusement toutes les tempêtes. Mais cette prétention s'avéra bientôt sans fondement. Et comme les autres monstres marins, les « Bateaux-Baleines » prirent finalement le chemin du chantier de démolition.

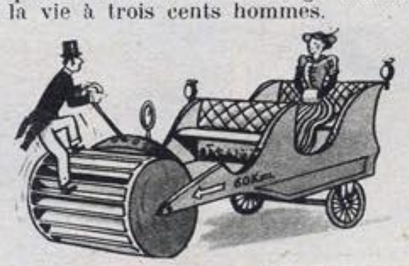
LE NAVIRE QUI NE POUVAIT PAS SOMBRER... ET QUI SOMBRA

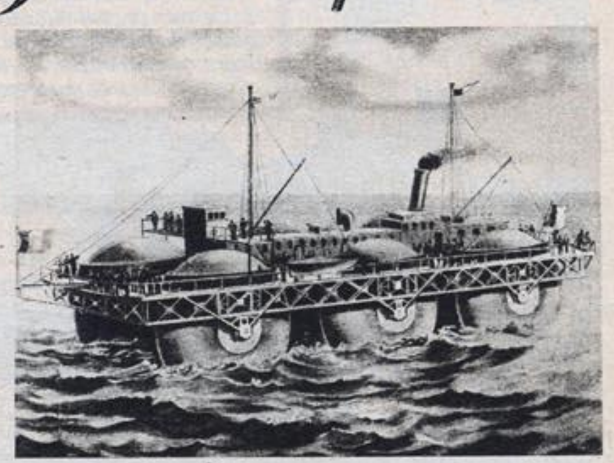
Le capitaine Cowper-Coles, de la Royal Navy, décida un beau jour de construire un navire qui résisterait aux ouragans et aux typhons les plus violents. Il se mit à l'ouvrage, et baptisa son premier-né le « Turret-Ship Captain ». Ce bâtiment ressemblait un peu au bateau-baleine: comme sur ce dernier, les vagues pouvaient jouer librement entre la coque et la superstructure, qui reposait sur trois grosses tourelles placées l'une derrière l'autre.

Sorti de chantier en 1869, le « Captain » fit son premier voyage d'essai sur la Manche. La mer était calme ce jour-là, les résultats furent excellents.

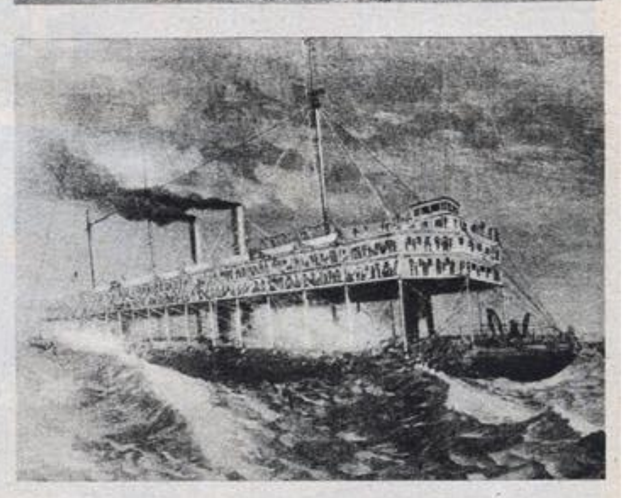
Quelques semaines plus tard, on affecta le bâtiment à la flotte de la Manche, qui devait faire des manœuvres dans le golfe de Biscaye. Avant le départ, l'amiral Sir Alexandre Milne inspecta les vaisseaux confiés à son commandement. Il ne dissimula pas son scepticisme devant l'invention du capitaine Coles, dont les agrès étaient, à son avis, beaucoup trop lourds.

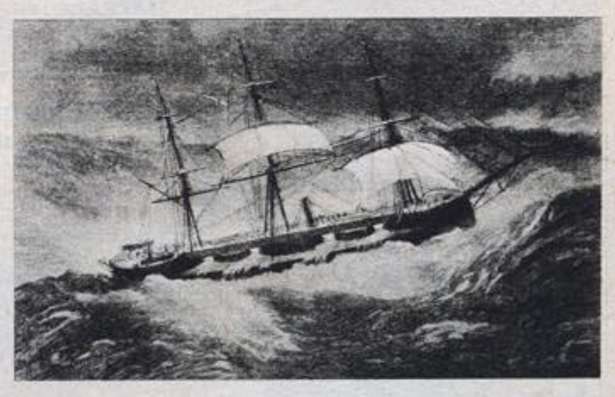
Dans la soirée, la flotte arriva au large du Cap Finistère; la mer était sereine. Mais le golfe de Biscaye n'a pas usurpé sa réputation tragique. A minuit vingt, le « Captain » chavira si brusquement qu'il fut impossible de tenter la moindre chose pour sauver les membres de son équipage. A l'exception de la vigie, tout le monde à bord dormait d'un profond sommeil lorsque la catastrophe se produisit. Le capitaine Coles était à ce point persuadé qu'on ne risquait rien à bord de son bâtiment, qu'il avait jugé inutile de faire prendre les précautions les plus élémentaires. Assailli soudain par une bourrasque violente, le « Captain » sombra en quelques secondes. Ce naufrage coûta la vie à trois cents hommes.











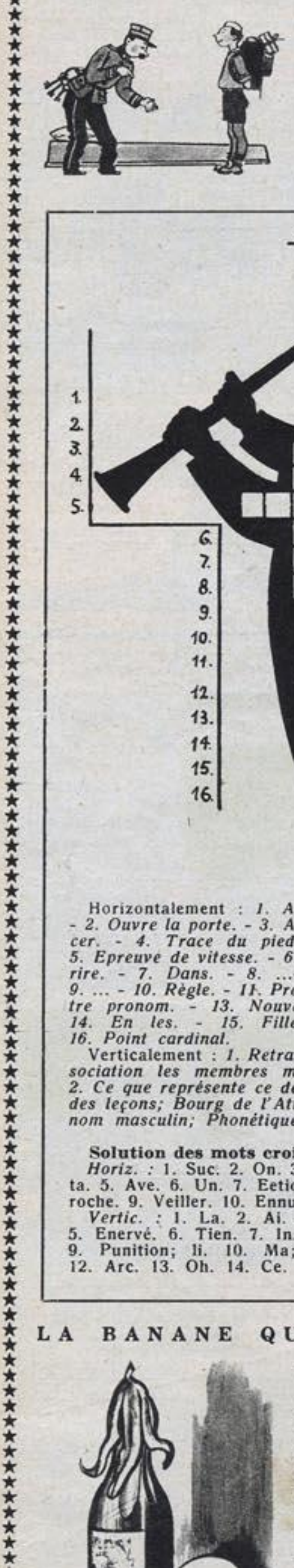
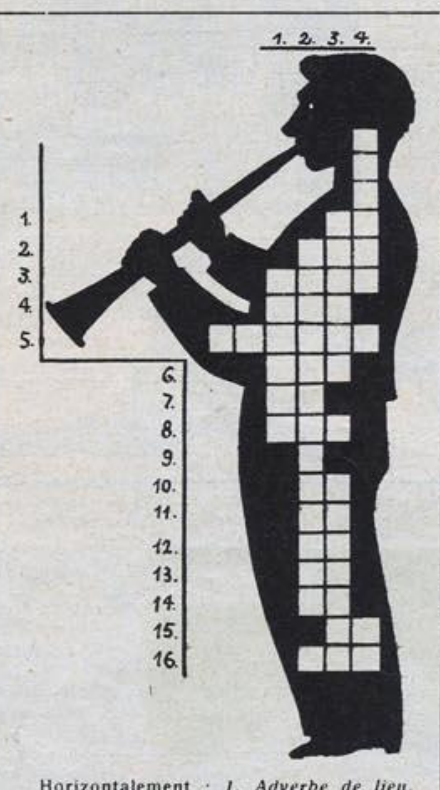
De haut en bas : Le bateau à roues. — Le Connector. — Le Bateau-Baleine. — Le Turret-Ship Captain.



UN HOTEL QUI N'EST VRAIMENT PAS CHER !

ON croit que seuls les ivrognes et les vagabonds séjournent à « l'amigo ». En fait, toute personne qui ne sait où loger peut demander asile pour une nuit au dépôt communal.

On y est d'ailleurs fort décemment traité : petite cellule personnelle, paillasse et couverture. Le matin, le « client » peut prendre une douche; puis il est gratifié d'un bol de café chaud et d'un quart de pain. Tout cela gratis, évidemment ! D'ailleurs, la réputation de cet « hôtel » bruxellois s'est déjà répandue dans les pays voisins. Durant les vacances, il n'est pas rare de voir de jeunes touristes français ou hollandais demander l'hospitalité... à l'amigo !

Horizontalement : *1. Adverbe de lieu. - 2. Ouvre la porte. - 3. Action de s'élancer. - 4. Trace du pied sur le sol. - 5. Epreuve de vitesse. - 6. Une forme de rire. - 7. Dans. - 8. ...-de-chaussée. - 9. ... - 10. Règle. - 11. Pronom. - 12. Autre pronom. - 13. Nouveau pronom. - 14. En les. - 15. Fille d'Inachos. - 16. Point cardinal.*

Verticalement : *1. Retrancher d'une association les membres moins dignes. - 2. Ce que représente ce dessin. - 3. Salle des leçons; Bourg de l'Attique. - 4. Prénom masculin; Phonétiquement : enlevé.*

Solution des mots croisés du n° 8.

Horiz. : 1. Suc. 2. On. 3. Lima. 4. Lis; ta. 5. Ave. 6. Un. 7. Eetion; croc. 8. Ri; roche. 9. Veiller. 10. Ennui.

Vertic. : 1. La. 2. Ai. 3. Sa. 4. Vue. 5. Enervé. 6. Tien. 7. In. 8. Sol; Oulu. 9. Punition; li. 10. Ma; ré. 11. Cor. 12. Arc. 13. Oh. 14. Ce.

En trois mots

TROIS SIECLES DE RETARD

APRES avoir vu le film « Hamlet », un écolier français écrivit à « Monsieur l'Ecrivain Shakespeare, Stratford-sur-Avon, Angletrre » la charmante missive que voici : « Je vous en prie, pour le bien du monde, écrivez encore beaucoup d'autres chefs-d'œuvre comme *Hamlet !* » La lettre fut remise à un certain Mr S.H. Shakespeare, de Stratford-sur-Avon, lequel répondit aimablement au jeune garçon que le véritable destinataire de cette supplique était mort... en 1616.

LE TOUR DE GARDE DES ELEPHANTS



EN observant les éléphants du célèbre Barnum, on remarqua que lorsqu'ils dormaient, ces pachydermes plaçaient toujours cinq des leurs comme sentinelles en faction; à intervalles réguliers, deux de ces sentinelles allaient se coucher, tandis que deux autres prenaient leur tour de garde... aussi ponctuellement qu'à la caserne !

UN POISSON RESQUILLEUR

C'EST le « remora » qui porte au sommet de la tête une sorte de ventouse, grâce à laquelle il se fixe à un corps flottant quelconque, pour se faire transporter sans fatigue !

LA BREBIS SAVAIT NAGER !



LORSQU'ON annonça à ce brave fermier anglais que sa brebis aveugle était tombée à la mer, il ne douta pas un instant qu'elle se fût noyée. Mais le surlendemain, comme il se promenait sur le rivage, il aperçut au loin la tête d'un mouton qui nageait vaillamment vers la côte. Il reconnut sa brebis, l'appella et, quelques minutes plus tard, la pauvre bête venait échouer à ses pieds. On suppose que la brebis avait nagé jusqu'à une île, située à près de 2 kilomètres de là, et qu'après y avoir tranquillement brouté un peu d'herbe et s'y être reposée, elle était revenue vers la côte... par le même chemin !

L'O.N.M. DES ANIMAUX



VOUS n'ignorez pas que les animaux sont d'excellents baromètres. Voici quelques indications qui vous permettront de « traduire » leurs prévisions météorologiques !

Les pigeons annoncent la pluie lorsqu'ils se posent sur la toiture d'une grange, en présentant leur jabot au levant. Avant la pluie, les lézards se cachent, les mouches piquent; les poules se grattent et se roulent dans la poussière; les canards et les oies battent des ailes. Les vaches lèchent le salpêtre que l'humidité fait suinter des murailles; elles mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se rassemblent en troupeau à l'ombre, ou à l'angle d'une prairie. Les chèvres trottinent vers les lieux abrités. Les ânes braient et secouent les oreilles. Les coqs battent des ailes et chantent à une heure inaccoutumée, tandis que les paons crient « Léon ! Léon ! », plaintivement. Les chats se frottent les oreilles de leurs pattes. Les grenouilles coassent. Les abeilles ne s'éloignent guère de leur ruche; elles rentrent longtemps avant le coucher du soleil. Les fourmis transportent leurs œufs avec plus de hâte que de coutume. Les colimaçons sortent des fossés et se promènent sur le bord des chemins. L'araignée des jardins accourcit les fils qui servent de supports à sa toile...

Mais il fera beau si les tipules (1) et les cousins (2) volent le soir en larges essaims et si les pierrots chantent tôt le matin. Le chant clair du rossignol dans la nuit est également un signe de beau temps pour le lendemain.

Si les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête, il y aura du vent. Alors, les moutons deviennent folâtres, les porcs grognent et secouent la tête, les chats grattent les arbres de leurs griffes, les hirondelles se tiennent d'un seul côté des arbres, à l'abri du vent, les pies s'attroupent et jasent...

D'autre part, l'orage est proche si les hirondelles volent en rasant la terre; si la licorne chante fort et longtemps; si les marsouins se rapprochent des côtes en groupe; si les martinets s'éloignent des villes, et crient très fort.

(1) Mouches à très longues pattes, minces et fragiles.
(2) Moustiques.



LA BANANE QUI SE PELE TOUTE SEULE



VOULEZ-VOUS voir une banane qui se pèle toute seule ? Rien de plus simple : mettez un peu d'alcool dans le fond d'une bouteille et enflammez-le en y jetant une allumette; puis faites quelques fentes longitudinales dans la peau d'une banane bien mûre, et posez-en l'extrémité fendue sur le goulot de la bouteille. Vous verrez le fruit pénétrer petit à petit dans le goulot, en produisant un amusant « floup, floup » qui rappelle le bruit que ferait un glouton en mangeant très vite une banane !

On peut également faire... gober des œufs à une carafe. Il suffit pour cela de jeter dans ladite carafe un morceau de papier allumé, et d'en boucher hermétiquement l'ouverture avec un œuf dur dépouillé de sa coquille — ou un œuf cru dont on a ramolli la coquille avec du vinaigre. Au bout d'un instant, l'œuf s'allonge en s'amincissant, et tombe au fond du récipient avec une détonation bizarre.



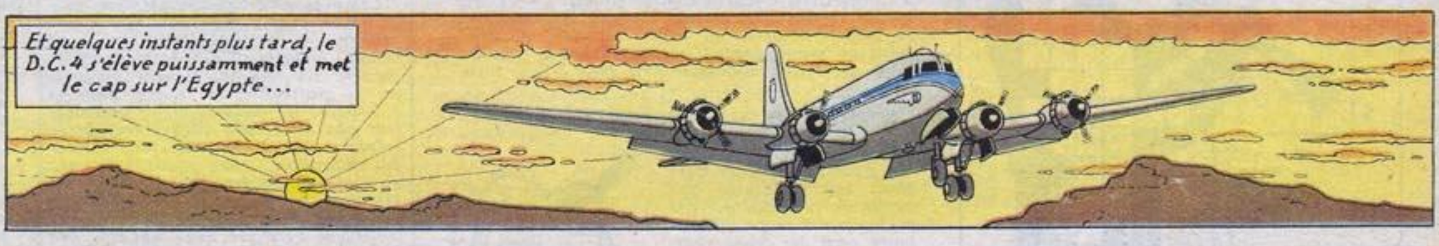












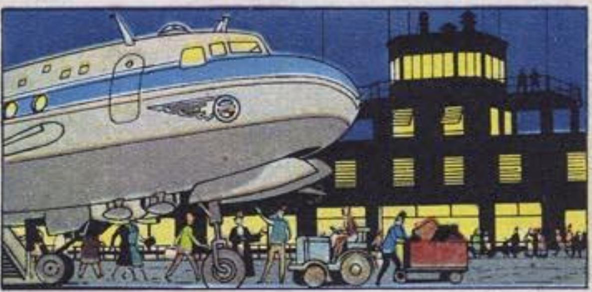








Après une courte attente, apparaissent enfin dans le ciel les feux de position du O.O.C.Bl. Et quelques instants plus tard, l'appareil s'étant posé, les voyageurs commencent à débarquer. Mortimer tout joyeux s'apprête à accueillir son vieux compagnon d'aventures...









(A suivre.)